ILCEA

Revue de l'Institut des langues et cultures
d'Europe, Amérique, Afrique, Asie et Australie

19 | 2014

**Acceptabilité et transgression en langues et cultures
de spécialité**

La notion d'acceptabilité en traduction professionnelle : où placer le curseur ?

*The Notion of Acceptability in Professional Translation: Where to Place the
Cursor?*

Élisabeth Lavault-Olléon et Claire Allignol

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/2455>

DOI : 10.4000/ilcea.2455

ISSN : 2101-0609

Éditeur

UGA Éditions/Université Grenoble Alpes

Édition imprimée

ISBN : 978-2-84310-280-6

ISSN : 1639-6073

Référence électronique

Élisabeth Lavault-Olléon et Claire Allignol, « La notion d'acceptabilité en traduction professionnelle : où
placer le curseur ? », *ILCEA* [En ligne], 19 | 2014, mis en ligne le 27 juin 2014, consulté le 19 avril 2019.

URL : <http://journals.openedition.org/ilcea/2455> ; DOI : 10.4000/ilcea.2455

Ce document a été généré automatiquement le 19 avril 2019.

© ILCEA

La notion d'acceptabilité en traduction professionnelle : où placer le curseur ?

The Notion of Acceptability in Professional Translation: Where to Place the Cursor?

Élisabeth Lavault-Olléon et Claire Allignol

- 1 Qu'est-ce qu'une traduction acceptable ? La notion d'acceptabilité est vaste et varie selon les contextes. Dans le discours scolaire ou universitaire, le qualificatif « acceptable » appliqué à un devoir (qui peut être une traduction) désigne une performance qui a passé un certain seuil (la moyenne, par exemple) mais qui ne s'est pas forcément élevé au-dessus de la médiocrité, rimant davantage avec « passable » qu'avec « formidable ». La forme négative très fréquente « pas acceptable » ou « inacceptable » est, elle, plus tranchée, comme si l'acceptabilité se définissait surtout en creux. C'est une notion intrinsèquement relative : est acceptable non seulement ce qui n'est pas inacceptable mais surtout ce qui répond à un seuil d'exigence ou de tolérance minimal qui doit être défini, idéalement avec objectivité et raison, mais qui l'est souvent de manière imprécise, subjective ou idéologique.
- 2 Dans les milieux professionnels, et tout particulièrement dans l'industrie, l'acceptabilité est une notion clé qui détermine la réception d'un produit ou d'un service et qui conditionne son succès commercial. Tout est fait pour réduire son caractère relatif et subjectif, à commencer par la définition et l'établissement de normes.
- 3 C'est bien la question des normes qui sous-tend la notion d'acceptabilité en traduction professionnelle, cadre applicatif du présent article. Cette question a été très étudiée en traductologie. Elle est également très présente dans les industries de la langue et dans l'industrie tout court, le terme français recouvrant à la fois les concepts exprimés en anglais par « norm » et par « standard »¹.
- 4 Pour savoir où placer le curseur, l'abondante réflexion des traductologues sur les normes apportera en premier lieu l'éclairage théorique nécessaire au présent article. Elle sera

ensuite mise en regard avec la réalité des pratiques professionnelles, soumises à des contingences parfois difficiles à négocier. Enfin sera posée la question de la formation des traducteurs², placée à la jonction entre théorie et pratique, et que l'université se doit de mener à bien avec l'objectif d'assurer la meilleure insertion professionnelle de ses diplômés.

L'acceptabilité, une question de normes

- 5 Où placer les normes dans l'arsenal directif qui influence nos actions ? Les normes peuvent être vues dans un continuum « à l'intérieur d'une échelle qui démarre dans les habitudes et les idiosyncrasies, passe ensuite aux normes pour finir dans les règles et les lois » (Sánchez Cárdenas, 2011, p. 56). Par cette position médiane, elles donnent un cadre de référence large à la traduction, mais elles forment aussi un vaste ensemble polysémique qu'il convient d'analyser pour mieux cerner la notion d'acceptabilité.
- 6 Une première distinction oppose les sens descriptif et prescriptif. La norme désigne d'abord un « état habituel, régulier, conforme à la majorité des cas³ », établi en référence à une moyenne statistique, qui décrit et met en valeur les usages dominants. En traduction, cette approche descriptive, proche de la stylistique comparée, peut faire apparaître des régularités dans certaines pratiques : par exemple, en traduction de l'anglais au français, la tendance à la réduction des répétitions ou à la nominalisation (Delisle, 2003, p. 462 et 431), ou encore la tendance à élever le niveau de langue (Lavault & Wolosin, 1998, p. 243). La norme désigne aussi, en référence à un modèle souvent doublé d'un jugement de valeur, « une règle ou un principe auquel on doit se référer pour agir⁴ ». C'est l'aspect prescriptif de la norme, dont la transgression peut conduire à sanction. Ainsi le non-respect de la norme linguistique, des règles grammaticales ou orthographiques par exemple, peut conduire au rejet de la traduction par le réviseur, voire par le commanditaire.
- 7 Cette distinction simple ne suffit cependant pas à déterminer l'acceptabilité d'une traduction, car toute la difficulté consiste à évaluer le niveau de contrainte porté par les usages dominants, parfois implicites, voire inconscients, qui déterminent souvent les stratégies de traduction. Elle ne rend pas non plus compte de phénomènes comme l'évolution des usages et le décalage entre les règles prescrites et la réalité. Comme le souligne Andrew Chesterman (2006, p. 15), « la difficulté de la recherche sur les normes est d'arriver à démontrer des relations effectives entre les régularités observées, d'une part, et l'impact d'une force contraignante d'autre part⁵ ».
- 8 Il peut alors sembler plus clair de faire la distinction entre normes explicites et normes implicites, les premières étant en principe incontestables : ce sont les conventions de la langue, fixées par les grammaires et les dictionnaires, dont la transgression est sanctionnée dès l'école par l'enseignant. Cependant, celui-ci n'est pas toujours au fait des dernières normes, la méconnaissance de la réforme de l'orthographe de 1990 en est l'exemple flagrant⁶. Les normes explicites comprennent aussi les documents normatifs professionnels tels que les guides de style et glossaires terminologiques, auxquels le traducteur doit impérativement se conformer pour répondre aux demandes de son commanditaire, même si elles contredisent les normes linguistiques courantes. Par exemple, l'usage de capitales fait partie des normes linguistiques de l'ONU pour « États Membres » (au lieu de « États membres ») et Nations Unies (au lieu de « Nations unies »), son non-respect étant immanquablement sanctionné par le réviseur. Enfin, les normes

techniques ou industrielles (« *standards* »), émises par les organismes de normalisation comme l'ISO, sont d'autres normes explicites qui encadrent non seulement la production industrielle mais aussi les prestations de service en traduction et les pratiques en terminologie⁷. Toutes explicites qu'elles soient, l'application réelle de ces normes ne peut cependant pas être systématiquement contrôlée, sauf en cas de procédure de certification.

- 9 Les normes implicites, quant à elles, sont culturelles, sociales et cognitives, ce qui rend leur transgression plus difficile à sanctionner. Toute la discussion sur les normes en traduction aujourd'hui montre le glissement d'une tendance prescriptive et axée sur les paramètres linguistiques (« comment faut-il traduire ? ») à une tendance sociolinguistique et socioculturelle qui s'appuie sur la description et l'analyse des comportements et des contextes, que ceux-ci soient historiques, géographiques, situationnels ou discursifs (« comment traduit-on dans ce contexte ? »). En fait, la tendance actuelle à définir la traduction « comme un comportement déterminé socialement⁸ » (Schäffner, 2010, p. 2) place ces normes dans la conscience sociale, quelque part entre les idiosyncrasies et les règles explicites.
- 10 Ce sont bien évidemment ces normes qu'il est intéressant de débusquer, parce qu'elles influencent les comportements, non seulement des traducteurs mais aussi des récepteurs des traductions, qu'ils soient réviseurs, commanditaires ou destinataires, comme nous le verrons plus loin. On peut avancer que la simple mention des usages dominants dans un ouvrage ou au cours de la formation par exemple, même si elle se veut neutre et non prescriptive, peut influencer les pratiques. Le traducteur reste en principe libre de choisir de s'y conformer ou pas mais il subit leur influence.
- 11 La linguiste cognitiviste Renate Bartsch, qui a consacré un ouvrage aux normes du langage, décrit les normes comme « la réalité sociale des notions de correction⁹ » (Bartsch, 1987, p. XIV). D'après elle, on peut parler de norme si trois conditions sont remplies : intériorisation d'un comportement (on sent ce qu'on doit faire), verbalisation (on dit qu'on doit le faire), critique du comportement déviant (on critique ceux qui ne le font pas) (Bartsch, 1987, p. 76). Le discours du formateur, lorsqu'il prend en compte ces normes, joue un rôle déterminant dans leur diffusion auprès des jeunes traducteurs.

La norme initiale

- 12 Ce sont les travaux de Gideon Toury, dès 1980, qui ont placé la question des normes au centre de la réflexion traductologique (Toury, 1980, 1995). Dans le cadre de la traductologie descriptive (*Descriptive Translation Studies*) mais aussi de la théorie du polysystème (Even-Zohar, 1990), Toury présente la traduction comme une « activité régie par des normes » (« *norm-governed activity* », 1995, p. 56) et décrit sous un nouveau jour la relation entre source et cible, en envisageant le rôle des traductions dans le large contexte socioculturel des polysystèmes. Pour lui, une traduction est régie par deux systèmes de normes : elle existe en tant que texte à part entière dans la langue et culture cibles (dans le polysystème de réception) et elle y occupe une place. Mais elle est aussi la représentation dans la langue et culture cibles d'un texte préexistant, occupant une position précise dans une autre langue et une autre culture. La tension entre ces deux systèmes serait difficile à supporter pour le traducteur s'il n'existait pas des régularités, qui sont justement les normes, pour l'aider à se déterminer (Toury, 1995, p. 56).

- 13 Les diverses théories qui se sont succédé, et qui cohabitent encore, diffèrent généralement par la façon dont elles positionnent le traducteur par rapport à la source et à la cible. Jean-René Ladmiral a formalisé cette opposition par la double métaphore des sourciers et ciblistes (Ladmiral, 2007), en insistant sur le choix individuel du traducteur. Ce positionnement du curseur sur l'axe source-cible est ce que Toury décrit comme la « norme initiale », le choix entre l'adéquation et l'acceptabilité.
- 14 L'adéquation implique que le traducteur est attaché prioritairement au système source. Une traduction adéquate respecte les normes linguistiques de la culture cible, mais de façon minimaliste et pas forcément très idiomatique. Elle garde la couleur étrangère, selon la métaphore des « verres colorés » (Mounin, 1955), favorisée par les traductologues qui défendent l'altérité. Plus trivialement, elle « sent la traduction » et n'est donc pas acceptable par les commanditaires dans la majorité des cas. Mais ce n'est pas l'acceptabilité que recherchent les adeptes de cette approche, qui respectent l'original dans sa forme et son style et déclarent enrichir, non seulement le lecteur, mais aussi la langue et la culture cibles, par l'altérité que la traduction leur apporte.
- 15 L'acceptabilité, elle, ne peut être qu'une adhésion aux normes du polysystème cible (Toury, 1995, p. 57). En effet, un texte traduit devient partie intégrante du polysystème cible, au point que bien souvent, on oublie qu'il s'agit d'une traduction. La plupart des traductions sont tellement intégrées qu'elles en sont invisibles : « elles appartiennent à la culture cible », comme l'affirme Toury¹⁰ (1995, p. 29). Cette façon de voir s'applique à la grande majorité des traductions professionnelles, y compris littéraires. Il existe certes une part de négociation, voire de compromis, entre ces deux pôles. Mais c'est la bonne réception dans la langue et dans la culture cibles qui détermine l'acceptabilité. Par ailleurs, du fait du caractère évolutif de ces dernières, les normes de réception évoluent, d'où le besoin de retraduction.

La norme initiale vue à travers deux exemples classiques

- 16 La première traduction de la bible hébraïque en grec, la Septante, a été réalisée à Alexandrie au III^e siècle avant J.-C. pour la communauté juive d'Alexandrie, de langue grecque. Cette traduction bravait un interdit en touchant la parole sacrée, inspirée ou écrite directement par Dieu. Pour que cette traduction soit acceptable dans le polysystème cible, une légende s'est créée : 72 savants juifs auraient traduit la Torah en 72 jours (Ballard, 1992, p. 31), l'acte de traduction de la parole sacrée étant vécu et présenté comme une révélation. Pour être acceptable aussi, elle devait être effectuée « de manière littérale et en préservant l'ordre des mots » (Ballard, 1992, p. 33) de façon à ne pas dénaturer la parole sacrée. Le résultat est un texte écrit dans un « grec étrange, barbare, scandaleux » (Larbaud, 1946, p. 53), calqué sur l'hébreu, qui a conduit saint Jérôme à remonter au texte hébreu lorsqu'il a voulu traduire l'ancien testament en latin, la Septante n'étant plus acceptable pour les chrétiens du IV^e siècle, et encore moins comme version pivot pour une traduction vers une autre langue.
- 17 Un autre exemple classique est celui des « belles infidèles » au XVII^e et XVIII^e siècle, ces traductions françaises qui devaient plaire au public raffiné de la cour et qui étaient donc édulcorées, étoffées, embellies, pour être acceptables à l'époque (Mounin, 1955). C'est ainsi que Voltaire, qui voulait « extraire l'or shakespearien de sa gangue » (Israël, 1990,

p. 12) a donné une version adaptée du monologue de *Hamlet* (acte 3, scène 1), parfaitement acceptable selon le canon du théâtre classique français :

To be or not to be: That is the question.

Demeure il faut choisir et passer à l'instant,

De la vie à la mort et de l'être au néant¹¹.

- 18 Ces exemples confirment l'idée qu'une traduction est effectuée de telle sorte qu'elle soit acceptée dans un contexte historique et social donné¹² (Schäffner, 2010, p. 3). Les décisions du traducteur sont prises en fonction de cet environnement, même si cela n'est pas explicitement reconnu ou affirmé.
- 19 Pour revenir à l'époque contemporaine, le traducteur professionnel d'aujourd'hui, spécialisé ou non, mettra son curseur du côté de l'acceptabilité dans la langue et culture de réception. Mais une fois établie cette norme initiale, qui détermine sa stratégie globale, il reste à analyser plus finement la façon dont cette norme d'acceptabilité se décline au moment de la réalisation de la traduction.

Les normes opérationnelles

- 20 Parmi les normes qui déterminent l'acceptabilité professionnelle, celles qui nous intéressent davantage sont celles que Toury appelle « normes opérationnelles », « qui régissent les décisions effectives prises durant l'acte de traduction¹³ » (Schäffner, 2010, p. 3).
- 21 Ces normes opèrent sur la traduction, selon qu'elle est considérée soit comme produit, soit comme processus. Parmi les premières, Chesterman (1997, p. 64-67) évoque les normes correspondant aux attentes du destinataire, qu'on appelle aussi « normes d'expectative » (« *expectancy norm* »), ce dernier pouvant inclure le commanditaire. Pour qu'une traduction soit acceptable, il doit y avoir une adéquation du produit par rapport aux attentes, qui portent aussi bien sur les conventions de registre et de correction de la langue que de genre ou de style, en fonction du public visé. Ces attentes s'appuient souvent sur l'existence de textes comparables dans la langue cible. Par exemple, le traducteur se doit de rédiger un mode d'emploi dans un format qui correspond aux habitudes du genre, donc exactement comme s'il le rédigeait directement dans la langue cible, pour que le texte soit accepté (et utilisé) par la personne qui a acheté l'appareil. En revanche, dans une traduction de roman, le lecteur s'attend à retrouver une certaine couleur locale, et non pas une adaptation systématique à la culture cible.
- 22 Chesterman distingue ensuite les « normes professionnelles » qui régulent le processus de traduction lui-même, le travail du traducteur. Elles sont liées aux précédentes car déterminées par le produit final visé. Ces normes sont établies selon les usages de traducteurs professionnels compétents reconnus socialement par leurs pairs et Chesterman (1997, p. 68-69) en distingue trois types que nous commentons ci-dessous.
- 23 En premier lieu, le processus de traduction doit satisfaire la demande par rapport à l'ensemble des acteurs : il doit être acceptable par l'auteur, le commanditaire, le destinataire, le traducteur lui-même. Il s'agit d'une norme déontologique que Chestermann nomme « *accountability norm* » (« norme de responsabilité »), car elle met en relief la responsabilité assumée par le professionnel. Dans beaucoup de métiers, cette norme est régie par des instances professionnelles (l'Ordre des médecins, par exemple). Comme la profession de traducteur n'est pas réglementée en France (contrairement à ce

qui se passe dans d'autres pays, voir par exemple l'Ordre des traducteurs, terminologues et interprètes agréés du Québec¹⁴), ce sont les organisations professionnelles, notamment la Société française des traducteurs (SFT), qui jouent ce rôle de sensibilisation des différents acteurs et de diffusion de la déontologie. Cette norme déontologique est aussi un élément-clé de la formation des traducteurs, qui figure en bonne place dans le référentiel de compétences du Master européen en traduction (EMT)¹⁵. Elle est à terme contrôlée par l'économie, les traducteurs qui ne la respectent pas s'excluant eux-mêmes du marché.

- 24 La traduction doit remplir sa fonction primordiale : permettre une communication optimale entre les acteurs qui ont recours aux services d'un médiateur linguistique et culturel. Le message doit passer sous la forme la plus adaptée à cet effet. Cette « norme de communication » nécessite un ensemble de compétences linguistiques, stylistiques et pragmatiques. Pour cette dernière compétence, la connaissance des différents acteurs est essentielle, ainsi que la clarification du *skopos*, ou finalité de la traduction (Reiss & Vermeer, 1984 ; Vermeer, 1996), qui peut s'effectuer par l'établissement d'un cahier des charges entre le traducteur et son commanditaire.
- 25 Enfin, la traduction doit présenter une relation appropriée avec le texte original. Une ressemblance pertinente (« *relevant similarity* ») doit exister entre le texte source et le texte cible. Une telle affirmation semble aller de soi dans le cadre des théories classiques de la traduction basées sur la notion d'équivalence, mais la théorie du *skopos* souligne que cette relation est définie par le traducteur, sur la base du cahier des charges et de la fonction à remplir par la traduction. La ressemblance pertinente peut ainsi aller d'une ressemblance formelle forte (dans un contrat, par exemple) à une seule équivalence fonctionnelle conduisant à une équivalence d'effet (dans une publicité, par exemple).
- 26 Ces trois normes, issues des régularités observées dans les pratiques professionnelles, restent encore très générales mais elles donnent un cadre qui doit permettre au traducteur de faire un choix raisonné entre plusieurs stratégies possibles. Car ce dont le traducteur a besoin, c'est surtout « d'articuler une logique de la décision » (Ladmiral, 1979, p. 211).
- 27 Peut-on aller plus loin pour aider le traducteur à placer son curseur ? Où trouver des recommandations plus précises sur l'acceptabilité d'une traduction professionnelle ? Une réflexion plus poussée nous éloigne de l'axe source-cible de la « norme initiale » pour considérer un axe plus pragmatique qui se décline en niveaux de qualité. La notion de qualité, et notamment de « qualité acceptable », est en effet la clé de la pratique professionnelle, qui va nous aiguiller vers un autre type de normes en vigueur dans les prestations de traduction.

L'acceptabilité, une question de qualité

- 28 L'acceptabilité d'une traduction professionnelle est liée à la notion de qualité, laquelle est aujourd'hui déterminée par des normes techniques (« *standards* »). La qualité est une notion évolutive, qui portait initialement sur le contrôle du produit en fin de chaîne, donc du contrôle de la traduction produite au moyen de la révision et des différentes relectures. Mais la notion a évolué pour désigner tout le processus de conception et de développement qui aboutit à la réalisation d'un produit. Elle englobe donc toutes les conditions qui conduisent à la livraison de la traduction. Ainsi la norme européenne

EN 15038, publiée en 2006¹⁶, et intitulée « Services de traduction : exigences requises pour la prestation du service », définit aussi bien la traduction en tant que produit que son cadre de production : ressources humaines (liste des compétences requises des traducteurs, niveau de formation), ressources techniques utilisées, suivi des relations avec les clients, procédures de gestion de projet mises en place, qualité du service (délais à respecter, facturation, coût). Par exemple, le prestataire de service en traduction doit s'assurer que la traduction est révisée par un tiers, le réviseur étant une personne autre que le traducteur et possédant les compétences appropriées. Cette clause a suscité un grand émoi parmi les traducteurs indépendants, qui avaient l'habitude de travailler en solitaire. Elle a conduit à une évolution des pratiques, qui incluent maintenant des révisions croisées et davantage de coopération entre traducteurs.

- 29 La notion de qualité est une notion relative, ce qui n'est pas forcément reconnu par tous. Ainsi en traduction, on peut opposer un idéal de « qualité absolue » tel qu'on peut le prôner à l'université dans des cours de version littéraire, en visant une congruence de sens totale et une correction de langue et de style parfaite, concrétisées par la « version modèle » de l'enseignant. Celle-ci peut laisser penser qu'une seule traduction est acceptable ; elle est souvent produite sur un extrait court, sans forcément tenir compte du contexte proche et global, et encore moins d'une situation réelle de traduction (avec un commanditaire, éditeur notamment). Dans une traduction de dialogue, par exemple, la qualité universitaire pourrait se trouver en contradiction avec la qualité fonctionnelle nécessaire à la diction des comédiens qui pratiquent le doublage, sans même parler des contraintes liées à la synchronisation labiale. Les enseignants de traduction professionnelle, eux, donnent rarement un corrigé unique mais plutôt tout un ensemble de possibilités, car ils savent combien la qualité est dépendante du public visé, de la fonction à remplir par le texte traduit, des exigences du commanditaire et des conditions de réalisation. Comme le résume Louise Brunette,

la réflexion théorique sur la qualité des traductions, sous l'impulsion notamment des tenants du *skopos*, s'est déplacée de façon marquée de la fidélité au document de départ vers l'acceptabilité du document d'arrivée. [...] En d'autres termes, on a cessé de considérer le document traduit comme une entité dépendante et on l'étudie de plus en plus en fonction de sa propre finalité (Brunette, 2007, p. 229).

La prise en compte du commanditaire

- 30 De fait, lorsqu'on se place non dans une situation universitaire mais dans une situation professionnelle caractérisée par la fourniture d'un service et sa rétribution, c'est la notion de qualité acceptable qui finit par s'imposer au détriment de l'idéal décontextualisé de qualité absolue. Toute la série des normes ISO-9000 sur le management de la qualité porte sur cette notion de qualité, définie ainsi : « [L']Aptitude d'un ensemble de caractéristiques intrinsèques d'un produit, d'un système ou d'un processus à satisfaire les exigences des clients et autres parties intéressées. » (ISO/DIS 9000, novembre 1999¹⁷) La qualité acceptable est donc celle qui est jugée comme telle par le commanditaire parce qu'elle répond à ses besoins. Concrètement, cela pose la question de l'incapacité éventuelle du commanditaire à définir puis à apprécier cette qualité s'il n'a pas lui-même mis en place des procédures, dans le cas d'une agence de traduction, par exemple. En dernier recours, c'est l'utilisateur qui sera le véritable juge, ou la victime, et pourrait exiger réparation.

- 31 Une autre notion émanant de l'industrie, celle de « niveau de qualité acceptable » (NQA), vise à déterminer le seuil acceptable en termes de tolérance à l'erreur. Le prélèvement d'échantillons et une méthode statistique rigoureuse permettent de décider si un lot de produits peut être considéré comme satisfaisant malgré la présence de certains éléments défectueux. Appliqué à la traduction, le NQA se trouve à l'extrémité basse de l'axe de la qualité acceptable. Quand un commanditaire fait passer un test à un traducteur freelance avant de lui passer commande, il applique de façon implicite ou explicite cette notion : combien d'erreurs et quel type d'erreur puis-je accepter dans une page traduite pour considérer que le travail de cette personne, une fois cadré et révisé, sera capable de répondre aux besoins initiaux ?
- 32 Ce sont les éléments de cadrage définis en amont qui aident le traducteur à déterminer la qualité requise, au moyen du cahier des charges notamment, même si, en général, ce dernier ne précise pas de niveau de qualité et ne mentionne évidemment pas la moindre tolérance à l'erreur. Du point de vue du traducteur, le niveau de qualité acceptable conduit à un autre questionnement. Pour répondre à cette exigence minimale, il faut certes passer le seuil de tolérance à l'erreur, mais faut-il pour autant passer du temps à travailler sur le texte pour atteindre ce que le traducteur lui-même juge comme la qualité maximale qu'il peut produire ? L'impératif de productivité apporte la réponse suivante : trouver le *juste milieu* entre ce qui est demandé et ce qui suffit, sans manque, sans excès, ni trop peu, ni trop bien. Cela implique aussi d'aider le commanditaire à bien définir ses besoins : selon l'usage qui sera fait de la traduction, quel niveau de finition est nécessaire ? Le besoin porte-t-il sur la totalité du document ? Dans le cas d'une veille commerciale ou scientifique, un résumé et des mots-clés ne sont-ils pas suffisants avant de déterminer la partie qui doit être traduite ? Les différents types de prestation répondant à ces besoins variables ont été définis par Daniel Gouadec (2001).

L'évaluation de l'acceptabilité par les normes

- 33 Le NQA pose la question de l'évaluation d'une traduction, effectuée selon les cas par un réviseur, un commanditaire ou un formateur, et abordée dans la plupart des normes internationales traitant de la traduction. Selon la norme européenne EN 15038 déjà citée, « le traducteur doit rendre dans la langue cible le sens du message exprimé dans la langue source et ainsi produire un texte conforme aux règles du système linguistique de la langue cible et satisfaisant aux prescriptions données dans le cadre de l'affectation du projet » (5.4.1), ce qui exprime un compromis judicieux entre la traduction du sens et les paramètres définis par la situation de traduction. Le traducteur doit prêter une attention particulière à sept éléments : la terminologie (sa conformité avec la demande et son homogénéité), la grammaire, le lexique (sa cohérence, ainsi que la phraséologie), le style (incluant la conformité avec le guide stylistique fourni), les particularités locales ou régionales, la mise en forme (si elle est demandée), le groupe cible et l'objet de la traduction. Ces deux derniers éléments, cruciaux pour la détermination du *skopos* et de la stratégie à adopter, sont inclus dans l'annexe A de la norme qui, sous le titre « Informations relatives à l'enregistrement du projet » (EN 15038, annexe A), énumère les dix-huit éléments que peut contenir le cahier des charges sur lequel le traducteur s'appuiera pour définir et atteindre la qualité acceptable requise.
- 34 Outre les deux normes ISO et EN déjà citées, la norme américaine ASTM F-2575-06 « Standard Guide for Quality Assurance in Translation¹⁸ » établit elle aussi une liste de

compétences et des procédures d'assurance de la qualité à tous les stades de la prestation, mais elle ne fournit pas davantage d'indicateurs mesurables permettant d'évaluer « objectivement » la qualité. Il existe d'autres normes internationales sur la traduction (britanniques et chinoises notamment) et les plus explicites se trouvent dans le domaine de la localisation.

- 35 Pour les organismes normalisateurs, il est plus facile de donner des grilles d'analyse sur l'organisation et la réalisation du processus global de traduction dans une structure donnée, et même sur le niveau de ressources humaines et techniques requises, que sur l'évaluation objective d'une traduction déterminée. En somme, ils considèrent que, en garantissant l'acceptabilité du processus, ils garantissent aussi l'acceptabilité du produit.
- 36 Dans tous les cas, ces normes, souvent établies par des groupes d'experts reconnus, restent des outils commerciaux, dont le contenu n'est pas disponible gratuitement. De longues et coûteuses procédures sont nécessaires pour obtenir une certification. Elles ne sont donc contraignantes que si le traducteur indépendant ou la société de traduction s'engage dans le processus de certification. Néanmoins, la pression professionnelle, et notamment celle des commanditaires des traductions qui sont souvent des entreprises elles-mêmes soumises aux normes de qualité, pousse à la certification. En effet, « les mécanismes régulateurs internes de la profession (traduction-localisation), ce que l'on pourrait appeler la déontologie, ne suffisent pas à rassurer les clients, contrairement aux effets d'une norme homologuée suivant les règles de l'art » (Barabé & Brunette, 2011). Enfin, même sans certification, on constate que certaines pratiques, comme l'exigence d'une révision par un tiers, se répandent sous l'influence de ces normes.

La recherche d'une évaluation chiffrée de l'acceptabilité

- 37 Afin de répondre à leurs besoins de recrutement ou d'évaluation de leurs traducteurs freelance, de nombreuses sociétés de service en traduction utilisent des grilles d'assurance qualité pour mesurer la qualité des traductions. Ces grilles ont été mises au point par des associations de traducteurs, comme le modèle SICAL établi par le Bureau de la traduction du Canada, ou sont inspirées de normes internationales. Elles classent les traductions en niveau de qualité selon le nombre et le type d'erreurs commises. Ainsi, l'association LISA (Localization Industry Standards Association) a émis un modèle de grille d'assurance qualité permettant de contrôler tous les composants de la localisation d'un produit, incluant la fonctionnalité, en classant les erreurs par niveau de gravité (*critical, major, minor*)¹⁹.
- 38 Une autre grille, inspirée des recommandations de l'ancienne norme ISO 9002, et utilisée dans certaines sociétés de traduction, permet d'évaluer une traduction en se basant sur un échantillon de 1 000 mots (soit une demi-journée de travail) et en classant les erreurs selon trois critères : langue, sens, respect des consignes. Le premier considère le respect des normes explicites de la langue, la conformité à tous ses codes et peut s'évaluer par une relecture unilingue ; le second vérifie que le transfert de l'information est effectué de manière exacte et complète, ce qui nécessite une lecture bilingue ; le troisième vérifie la conformité aux consignes du client : guide de style, terminologie spécifique, caractéristiques du public et fonction de la traduction. Ce troisième critère s'appuie sur le cahier des charges et les ressources fournies, et il prime en cas de conflit avec le premier.

Il évalue l'adéquation à la fonction du texte en langue cible et aux usages du domaine concerné. Les erreurs sont comptabilisées suivant ces trois critères thématiques et classées en trois niveaux de gravité : erreur grave, « *critical* » (faute de sens, omission, consigne non suivie, faute de grammaire), erreur majeure (manque de cohérence terminologique, guide de style non suivi), erreur mineure (ponctuation, typographie, lourdeur de style). Le niveau considéré comme acceptable pour 1 000 mots est le suivant : de 0 à 1 erreur grave, de 0 à 3 erreurs majeures de 0 à 4 erreurs mineures. Ces critères apparemment objectifs laissent néanmoins à l'évaluateur la capacité de décider du degré de gravité d'une erreur. La question de la gravité d'une faute de sens, qui est souvent difficile à mesurer objectivement, est en quelque sorte éludée en classant toute faute de sens comme une faute grave. Ces grilles d'assurance qualité sont en fait surtout utilisées pour évaluer un traducteur dans une perspective de recrutement, ponctuel ou non. Le fait que le traducteur passe le seuil d'acceptabilité sur ces 1 000 mots ne signifie pas que la traduction soit acceptable en l'état. Elle doit nécessairement passer entre les mains du réviseur.

La révision, dernier garant de l'acceptabilité

- 39 Officiellement, le commanditaire évalue la traduction, mais dans les faits, c'est d'abord le réviseur. Celui-ci peut être soit un pair associé, dans le cas de traducteurs indépendants, soit le réviseur de la société de traduction ou de l'organisation, dans le cas de traducteurs salariés ou exerçant en tant que sous-traitants. De nombreuses recherches ont porté sur les différentes phases de relecture (en langue cible) et de révision (bilingue, comparative et corrective), tâches qui ont été définies dans les différentes normes, notamment dans EN 15038, et dont une synthèse est donnée par Katell Morin-Hernandez (2009, p. 45). Comme le traducteur, le réviseur est soumis à des impératifs de productivité qui lui feront rejeter d'emblée une traduction qui se place en-dessous d'un niveau de qualité acceptable pour la révision. Cette « qualité révisable » peut être définie de façon très exigeante, par exemple : ne comportant « aucune faute de langue ou de sens » (Gouadec, 1989a, p. 54). Plus réalistement, elle peut s'appuyer sur des paramètres proches de ceux des grilles d'assurance qualité prises en exemple ci-dessus. Certains réviseurs disent, par exemple, qu'ils arrêtent la révision si le seuil de deux fautes graves par page est dépassé, car leur travail n'est alors plus rentable. Paul Horguelin et Louise Brunette (1998, p. 36) ont défini cinq paramètres que le réviseur doit prendre en compte : exactitude (sens), correction (langue), lisibilité (style), adaptation fonctionnelle (*skopos*), rentabilité ; mais le seuil d'acceptabilité n'est pas précisé et des paramètres comme la lisibilité et l'adaptation fonctionnelle font nécessairement intervenir la subjectivité du réviseur.
- 40 Malgré tous les efforts pour normaliser les processus et tendre vers une objectivité de l'évaluation, l'observation des pratiques montre de grandes disparités, qu'il s'agisse des réactions de commanditaires non compétents pour juger de la qualité de la traduction ou de réviseurs aguerris qui donneront la priorité à un critère plutôt qu'à un autre. À cela s'ajoutent des facteurs de subjectivité ou de négligence que l'on retrouve dans toutes les activités humaines.
- 41 Ainsi, la révision, et donc les choix faits par le réviseur en fonction de sa propre représentation de ce qui est acceptable pour le texte traduit, est exercée dans des contextes et avec des contraintes très diverses. Bien qu'on ne l'admette pas toujours, il

arrive parfois qu'une traduction soit révisée par une personne trop pressée par le temps pour pouvoir accorder à ce travail la concentration nécessaire.

La diversité des pratiques : étude de cas

- 42 Les exemples présentés ci-dessous proviennent d'un corpus d'exemples issus de rapports de stages rédigés par des étudiants de master en traduction. L'environnement de travail choisi ici est un service de traduction institutionnel suisse. Ces services respectent des procédures strictes : tous les textes sont révisés (pas seulement relus) de la première à la dernière ligne, qu'ils aient été traduits par des stagiaires, par des traducteurs internes ou par des indépendants. Cela représente un volume de travail considérable, réparti entre les membres de l'équipe en fonction des couples de langues, les personnes choisies pour les tâches de révision étant toujours des traducteurs expérimentés. Malgré la pertinence des méthodes de travail adoptées, la révision arrive tout à la fin du processus d'élaboration de la traduction et subit, plus que les autres étapes, la pression du temps, du fait des délais serrés négociés avec le commanditaire. Si le traducteur a rendu son travail avec un peu de retard, ou si le délai convenu était très court, c'est souvent la dernière étape qui est écourtée, celle de la révision.
- 43 Lorsque les conditions sont optimales, la révision améliore presque toujours le texte traduit. En revanche, les résultats peuvent être peu convaincants lorsque les conditions sont défavorables et que le réviseur n'a plus la possibilité de réfléchir à ce qui est acceptable dans une traduction donnée, destinée à un public identifié. L'analyse de trois cas authentiques illustrera ce propos.

Exemple 1 : traduction déficiente (faute de sens), mais acceptable et acceptée par le réviseur

- 44 Dans un texte en allemand devant sensibiliser un large public à la nécessité d'accepter les prélèvements d'organes, un article présente à la première personne le témoignage d'une jeune femme qui a attendu longtemps un greffon. On peut y lire dans un passage décrivant l'un de ses nombreux séjours à l'hôpital : « *Ich starrte an die Decke und wusste erst einmal nicht, wo ich überhaupt war.* » Une traduction exacte serait : « Je regardais fixement le plafond et n'avais aucune idée de l'endroit où je me trouvais. » Le traducteur débutant a fait une erreur sur le substantif *Decke*, qui a plusieurs acceptions (sept selon le dictionnaire en ligne Duden²⁰), dont deux sont plausibles dans le contexte : « couverture » et « plafond ». La malade est alitée, recouverte d'une couverture, allongée sur le dos, de sorte que son regard porte sur le plafond de sa chambre. Ici, le verbe *starren* (regarder fixement) associé à la préposition *an* (qui introduit ce que l'on regarde fixement et donne la direction du regard) indique clairement qu'il s'agit du plafond. Le traducteur a écrit : « Je restais sous la couverture et ne savais pas du tout où j'étais. » Pourtant, cette traduction, objectivement fautive, a été acceptée et même approuvée par le réviseur, parce qu'elle est conforme au ton du texte, à sa finalité et à la disposition d'esprit de la jeune femme qui décrit son état de santé avant la greffe. Qu'elle reste sous la couverture ou fixe le plafond est finalement indifférent, puisque la formulation choisie décrit l'inertie et l'abattement de la malade.

- 45 Pour analyser cette traduction, les critères donnés par Gouadec sont éclairants. Selon lui, l'erreur s'inscrit dans le schéma suivant :
- a) existence d'un facteur de risque ;
 - b) existence d'un facteur aggravant le risque ;
 - c) déclenchement du mécanisme de l'erreur ;
 - d) nature de l'erreur effective ;
 - e) incidence ou impact de l'erreur effective ;
 - f) traitement de la « faute » en contrôle de qualité. (Gouadec, 1989b, p. 37)

Ici, le facteur de risque est la polysémie, le risque étant aggravé par la plausibilité de l'acception erronée dans le contexte. L'erreur est déclenchée par la non-prise en compte de la tournure verbale avec la préposition *an*. L'erreur modifie le sens. Cependant, la faute n'a pas été traitée en contrôle qualité (révision) puisque la traduction était conforme au *skopos* du texte et que l'impact de la faute était négligeable.

- 46 En classe de traduction, les choses se seraient passées différemment : l'erreur aurait été immanquablement détectée par l'enseignant-correcteur — qui cherche les « fautes » — et sanctionnée selon le barème adopté. C'est d'ailleurs parfaitement justifié durant la formation, puisque les futurs traducteurs doivent progresser sur tous les fronts, et être préparés à un marché du travail qui ne leur fera pas de cadeaux, car « il n'y a pas compensation et rachat automatique d'un défaut par une qualité » (Gile, 2005, p. 61).

Exemple 2 : traduction déficiente (faute de sens) et inacceptable, mais acceptée par le réviseur

- 47 Dans un autre passage de cette même traduction révisée et publiée, la malade, fréquemment hospitalisée dans l'attente de sa greffe, raconte comment elle passait ses journées à l'hôpital, alors que son état de santé s'aggravait. Pour ne pas rester alitée en permanence, elle devait marcher dans les couloirs, ce qui lui était particulièrement pénible et difficile.
- 48 Le texte source, au style familier, comporte la phrase suivante : « *Ich quälte mich förmlich durch die Wege.* » Ici, c'est la quatrième des acceptions du verbe citées par le dictionnaire Duden qui est pertinente : « *sich unter Mühen, mit großer Anstrengung irgendwohin bewegen* ». La phrase aurait pu être traduite ainsi : « Je me traînais à grand peine le long des couloirs. » Or dans le texte publié, on peut lire : « C'était l'enfer. Je me torturais ouvertement. » La deuxième phrase est inacceptable en français dans ce contexte, mais le réviseur ne l'a pas corrigée.
- 49 Le traducteur n'a visiblement pas compris, dans ce texte suisse rédigé en allemand, le sens inhabituel (mais déductible du contexte) du verbe *quälen* et du substantif *Wege*. Il a modifié le sens de la phrase, en se concentrant sans doute sur l'adverbe *förmlich* (vraiment), mais sa traduction est absurde. Le contrôle qualité (révision) a été défaillant, laissant une erreur dans un texte publié qui contient donc une formulation non acceptable pour tout francophone.
- 50 Il est probable que le réviseur n'a pas bénéficié des conditions optimales à la révision. La conclusion qui s'impose est que la révision, garante de l'acceptabilité, est susceptible de défaillance comme toute activité humaine. Ainsi, quelles que soient les précautions prises et la robustesse du processus adopté, la qualité acceptable ne peut être garantie à 100 %.

Exemple 3 : traduction acceptable (sens et langue), révisable et révisée

- 51 Le texte suivant provient de la même institution. Il incite les personnes porteuses du VIH et nouvellement diagnostiquées à se faire connaître, d'une part à des fins de statistiques, et d'autre part afin que les conditions de la contamination, le ressenti des personnes, leur réaction à l'annonce de leur infection soient mieux comprises.
- 52 « *Angaben von Personen wie Ihnen, die sich im Laufe der vergangenen sechs Monate angesteckt haben, sind besonders wertvoll. Das gilt auch dann, wenn Sie vielleicht denken, Sie hätten nicht viel zu erzählen. Für uns sind alle Angaben interessant.* » Avant révision, le traducteur proposait la version suivante, correcte sur le plan du sens, sans écart par rapport aux normes du français : « Sont particulièrement utiles les informations fournies par des personnes, qui comme vous, ont été infectées au cours des six derniers mois. C'est également le cas même si vous pensez peut-être qu'il n'y a pas grand-chose à dire. Tout ce que vous pourrez nous raconter nous intéresse. » La version révisée et publiée de ce passage est la suivante : « Même si vous pensez qu'il n'y a pas grand-chose à dire, les informations fournies par des personnes infectées au cours des six derniers mois sont particulièrement utiles. »
- 53 Ici, le réviseur a privilégié la concision, en prenant en compte les critères de lisibilité et d'adaptation fonctionnelle cités plus haut (Horguelin & Brunette, 1998, p. 36). Même sans faute de sens ou de langue, la phrase lourde et redondante n'était pas acceptable dans ce document professionnel. C'est exactement la valeur ajoutée qu'on peut attendre d'une révision efficace.

La notion d'acceptabilité dans la formation des traducteurs

- 54 Malgré tous les efforts de normalisation et la mise en place de processus rigoureux de révision, la qualité acceptable d'une traduction reste une notion fluctuante, qui ne peut être totalement objectivée.
- 55 Il faut toutefois reconnaître que l'application des normes et le respect des procédures ont notablement amélioré la qualité du travail des traducteurs. Mais ce qui a permis ce net progrès, c'est avant tout le perfectionnement des formations universitaires professionnelles en traduction. De ce fait, la réflexion sur la qualité a progressé aussi bien chez les réviseurs que chez les traducteurs.
- 56 Les réflexions qui ont abouti à la création du label EMT déjà cité ont permis de préciser les compétences requises pour les formateurs, et les compétences à développer chez les futurs traducteurs, rappelées ci-après :
- Compétence en matière de prestation de service en traduction (tant dans sa dimension interpersonnelle de gestion de clientèle et de prestation que dans sa dimension de production d'une traduction répondant au service demandé et aux normes en vigueur) ;
 - Compétence linguistique (en langue A — dite maternelle — et en langues B et C) ;
 - Compétence interculturelle (tant sociolinguistique que textuelle) ;
 - Compétence en matière d'extraction de l'information (efficacité de la recherche documentaire et terminologique) ;

Compétence thématique (du domaine traité par les textes à traduire) ;
Compétence technologique (des outils informatiques, notamment de TAO et TA)²¹.

- 57 En cours de formation, les étudiants doivent progresser dans toutes les compétences ci-dessus, et être sensibilisés à la notion d'acceptabilité de la qualité fournie. Faut-il pour autant leur laisser penser que la qualité attendue est toute relative et que leur propre niveau d'exigence envers leur travail peut supporter un peu de négligence ? Certainement pas.
- 58 Les formateurs (qu'ils soient universitaires ou traducteurs et interprètes professionnels) doivent, selon nous, définir un socle de compétences non négociables et l'indiquer très clairement aux étudiants. Il s'agit bien entendu de la compréhension très précise du texte source, de la capacité à faire une recherche documentaire et terminologique efficace, de la maîtrise fine de la langue cible. Parce qu'ils sont en formation, les étudiants doivent tendre vers la qualité la plus élevée qu'ils sont capables de fournir, et les enseignants peuvent les aider dans cette voie en discutant et analysant leurs propositions, en les questionnant sur ce qui a pu être à l'origine d'une erreur, en montrant quel cheminement, quelle approche méthodologique aurait pu permettre d'arriver à un meilleur résultat. C'est en s'efforçant de fournir toujours le meilleur travail que les étudiants progressent le plus, et c'est cette attitude rigoureuse qui leur permettra plus tard de s'adapter à tout environnement professionnel et à toutes les exigences. Les futurs traducteurs doivent également être conscients qu'un niveau de qualité moyen, même demandé par le commanditaire, peut porter atteinte à leur image de professionnel.
- 59 Toutefois, il est indispensable de les confronter à la réalité professionnelle, et donc à des attentes variées en matière de qualité. Des simulations avec un cahier des charges précis pour chaque traduction, des délais raccourcis, sont une bonne mise en situation. Dans le cadre du master Traduction spécialisée multilingue de l'université Stendhal à Grenoble, chaque étudiant de première année doit réaliser une traduction d'environ 5 000 mots pour un commanditaire réel. La diversité des sujets abordés au sein d'un même groupe (par exemple, article de recherche en géographie, sous-titres de documentaires, rapport de politique locale, texte de consignes, brochure touristique...), fait prendre conscience aux futurs traducteurs des différents types de difficulté et de la diversité des exigences en fonction de l'usage prévu de la traduction. En deuxième année, dans le cadre d'une Junior entreprise, ces mêmes étudiants réalisent des projets de traduction de A à Z, incluant toutes les étapes du processus, et notamment la gestion de la qualité par la maîtrise des processus, la révision et les relectures. Les étudiants exploitent et développent leurs compétences linguistiques, culturelles, méthodologiques, instrumentales et technologiques. Ils développent tous les aspects de la compétence en matière de prestation de service en traduction, apprenant à obtenir de leurs commanditaires les informations et aides nécessaires, à respecter un guide de style et une terminologie. Ils apprennent à s'organiser en équipe pour tenir des délais convenus avec le commanditaire et non négociables. C'est par l'enseignement sur projet que la formation devient réellement professionnalisante, et c'est ce qui permet à ces futurs traducteurs d'être mieux armés pour comprendre les enjeux et s'adapter aux demandes. Le stade suivant est l'immersion active dans un organisme professionnel grâce au stage.

Conclusion : où placer le curseur ?

- 60 Dans cette quête d'une objectivation de l'acceptabilité en traduction, notre réflexion a suivi un long périple depuis la norme initiale de Toury jusqu'aux difficultés d'un réviseur suisse. Notre constat final est que, même si beaucoup a été fait pour tenter de normaliser la traduction en tant que processus et en tant que produit, c'est le facteur humain qui reste la clé d'une bonne prestation : outre les qualités intrinsèques des individus et les compétences nécessaires qu'ils doivent acquérir dans une formation adaptée, le résultat dépendra des échanges éclairés et précis entre les différents acteurs (avec le commanditaire, avec le réviseur, avec le formateur) et des conditions de travail permettant la mise en œuvre optimale des compétences des uns et des autres. Par ailleurs, bien que nous reconnaissons l'importance croissante de la traduction automatique (TA) et le besoin de former les étudiants à la post-édition, nous n'avons pas traité ces questions, car d'une part il existe une abondante littérature scientifique sur les mesures de qualité des systèmes de TA, et d'autre part nous pensons que la réflexion soumise ici se situe en amont et constitue en quelque sorte un prérequis à une bonne intégration des technologies. La combinaison d'une réflexion traductologique, d'une connaissance des normes professionnelles et d'une expérience pratique et réfléchie nous apporte ainsi des éléments pour placer avec justesse le curseur de la qualité.

BIBLIOGRAPHIE

- ALLIGNOL Claire, « Caractérisation des fautes en fin de formation. Expérience pédagogique dans un cours de traduction spécialisée allemand – français », *JoSTrans*, n° 8, 2007. Disponible sur <www.jostrans.org> (consulté le 15 janvier 2014).
- BALLARD Michel, *De Cicéron à Benjamin : traducteurs, traductions, réflexions*, Lille, P.U.L., 1992, 298 p.
- BARABÉ Donald & BRUNETTE Louise, « La normalisation industrielle en traduction : normalisateurs contre formateurs ? », *Scolia*, n° 25, 2011, p. 45-54.
- BARTSCH Renate, *Norms of language*, Édimbourg, Longman, 1987, 348 p.
- BRUNETTE Louise, « Relecture-révision, compétences indispensables du traducteur spécialisé », dans É. Lavault-Olléon (dir.), *Traduction spécialisée : pratiques, théories, formations*, Berne, Peter Lang, 2007, p. 225-235.
- CHESTERMAN Andrew, *Memes of Translation*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1997, 221 p.
- , « A Note on Norms and Evidence », dans J. Tammola et Y. Gambier (dir.), *Translation and Interpreting. Training and Research*, Turku, University of Turku, Department of English Translation Studies, 2006, p. 13-19. Disponible sur <www.helsinki.fi/~chesterm/2006b.Norms.evid.html> (consulté le 15 janvier 2014).

- DELISLE Jean, *La Traduction raisonnée*, Presses de l'université d'Ottawa, 2003 [1^{re} édition 1993], 604 p.
- EVEN-ZOHAR Itamar, *Polysystem Studies*, Tel Aviv, The Porter Institute for Poetics and Semiotics, et Durham (NC), Duke University Press [Special issue of *Poetics Today*, vol. 11, n° 1], 1990, 268 p.
- GILE Daniel, *La traduction. La comprendre, l'apprendre*, Paris, Presses universitaires de France, 2005, 278 p.
- GOUADEC Daniel, *Le traducteur, la traduction et l'entreprise*, Paris, AFNOR, 1989a, 181 p.
- , « Comprendre, évaluer, prévenir : pratique, enseignement et recherche face à l'erreur et à la faute en traduction », *TTR*, vol. 2, n° 2, 1989b, p. 35-54. Disponible sur <<http://id.erudit.org/iderudit/037045ar>> (consulté le 15 janvier 2014).
- , « La qualité en traduction : types et modes de traduction », dans *Actes de la septième université d'été en traduction*, Paris, La Maison du dictionnaire, 2001, p. 9-70.
- HORGUELIN Paul & BRUNETTE Louise, *Pratique de la révision*, Montréal, Linguatex, 1998, 263 p.
- ISRAËL Fortunato, « Shakespeare en français : être ou ne pas être », *Palimpsestes*, n° 3, 1990, p. 11-23.
- LADMIRAL Jean-René, *Traduire : théorèmes pour la traduction*, Paris, Payot, 1979, 277 p. [nouvelle édition, Paris, Gallimard, 1994].
- , « Sourciers et ciblistes revisités », dans N. D'Amelio (dir.) *Au-delà de la lettre et de l'esprit : pour une redéfinition des concepts de source et de cible* (actes du colloque « Traduction-Traductologie », 27 et 28 octobre 2006), Mons, Éditions du CIPA, 2007.
- LARBAUD Valéry, *Sous l'invocation de saint Jérôme*, Paris, Gallimard, 1946, 341 p.
- LAVAUULT Élisabeth & WOLOSIN Claudia, « L'adaptation stylistique et culturelle des ouvrages sur les nouvelles technologies de l'information », *Palimpsestes*, n° 11, 1998, p. 233-251.
- MORIN-HERNANDEZ Katell, *La révision comme clé de la gestion de la qualité des traductions en contexte professionnel*, thèse de doctorat (université Rennes 2), 2009. Disponible sur <<http://hal.archives-ouvertes.fr/docs/00/38/32/66/PDF/TheseMorinHernandez.pdf>> (consulté le 15 janvier 2014).
- MOUNIN Georges, *Les Belles Infidèles*, Paris, Éditions des Cahiers du Sud, 1955, 160 p. [nouvelle édition, Presses universitaires de Lille, 1994].
- REISS Katharina & VERMEER Hans, *Grundlegung einer allgemeinen Translationstheorie*, Tübingen, Niemeyer, 1984, 245 p.
- SÁNCHEZ CÁRDENAS Beatriz, « Les stratégies normatives du traducteur à travers l'analyse contrastive d'un discours politique », *Scolia*, n° 25, 2011, p. 55-68.
- SCHÄFFNER Christina, « Norms of Translation », dans *Handbook of Translation Studies* (John Benjamins Publishing Company), vol. 1, 2010. Disponible sur <<https://benjamins.com/online/hts>> (consulté le 15 janvier 2014).
- TOURY Gideon, *In search of a theory of translation*, Tel Aviv, The Porter Institute for Poetics and Semiotics, 1980, 159 p.
- , *Descriptive Translation Studies and Beyond*, Amsterdam & Philadelphia, John Benjamins Publishing Company, 1995, 312 p.
- VERMEER Hans J., *A Skopos Theory of Translation*, Heidelberg, Textcontext Wissenschaft, 1996, 136 p.

NOTES

1. Le terme français « standard » est également utilisé dans certains milieux industriels pour désigner « des prescriptions qui sont en fait des normes techniques servant à fixer les caractéristiques d'un produit, d'une activité ou d'un processus », plutôt préconisées par un groupe d'utilisateurs experts (ce qui recouvre en partie seulement le sens de « *norm* » en anglais), par opposition aux « normes » établies par les organismes de normalisation (« *standard* » en anglais). Voir <www.granddictionnaire.com> (consulté le 11 avril 2014).
2. Dans le présent article, conformément aux normes du français, le masculin singulier représente toute personne exerçant le métier, même si celui-ci est majoritairement exercé par des femmes, et le masculin pluriel désigne aussi bien les hommes que les femmes.
3. Trésor informatisé de la langue française : consultable sur <<http://atilf.atilf.fr/dendien/scripts/tlfiv5/showp.exe?30;s=4244790435;p=combi.htm>>.
4. *Ibidem*.
5. « *The challenge of research into norms is in fact to show plausible links between observed regularities on the one hand and evidence of normative force on the other.* »
6. Les deux orthographes étant acceptées, l'orthographe réformée ne devrait pas être sanctionnée. Sur ce point voir : <www.orthographe-recommandee.info/index.htm> (site consulté le 15 janvier 2014).
7. Par exemple, la norme EN 15038 « Services de traduction : exigences requises pour la prestation du service » publiée en 2006, ou la série de normes ISO sur la terminologie et la lexicographie, par exemple ISO 704:2009 « Travail terminologique – Principes et méthodes » ou ISO 1951:2007 « Présentation/représentation des entrées dans les dictionnaires – Exigences, recommandations et information ».
8. « *Translation being defined as socially-contexted behaviour requires an explanation of the socio-cultural constraints which determine translators' behaviour. These constraints can be absolute rules or pure idiosyncrasies as the two extremes, with norms as a graded continuum in between. Some norms may be more forceful and closer to rules, whereas others only exert a rather weak influence. Moreover, norms are not fixed once and for all but can change in the course of time.* »
9. « *The social reality of correctness notions* ».
10. « *Translations are facts of target culture; on occasion facts of a special status, sometimes even constituting identifiable (sub)systems of their own, but of the target culture in any event.* »
11. Traduction extraite des *Lettres philosophiques* ou *Lettres anglaises* de Voltaire (1733), citée par Israël (1990, p. 12).
12. « *The decisions a translator takes are thus always made in a historical and social context.* »
13. « *Operational norms control the actual decisions made during the act of translation.* »
14. <<http://ottiaq.org/>> (consulté le 15 janvier 2014).
15. Descriptif du Master européen en traduction (EMT) sur le site de la Direction générale de la traduction, Commissions européenne. Disponible sur <http://ec.europa.eu/dgs/translation/programmes/emt/index_fr.htm> (consulté le 15 janvier 2014).
16. Voir le site de l'AFNOR : <www.boutique.afnor.org>.
17. Voir le site de l'ISO : <www.iso.org/iso/fr/home>.
18. Voir : <www.astm.org/Standards/F2575.htm>.
19. LISA QA Model 3.1, 2006, apparemment indisponible depuis la fermeture de l'association en 2011 ; aperçu disponible sur <<http://dssresources.com/news/1558.php>> (consulté le 15 janvier 2014).
20. <<http://www.duden.de/woerterbuch>>.
21. Voir la référence dans la note 15.

RÉSUMÉS

La notion d'acceptabilité en traduction ne peut être étudiée qu'au travers des normes, dont l'étude est devenue un thème majeur de la traductologie. Le présent article s'appuie en premier lieu sur l'analyse des normes explicites et implicites qui sous-tendent les stratégies de traduction. Dans un deuxième temps, les normes de management de la qualité et les grilles d'assurance qualité en vigueur sont examinées, dans l'optique de trouver des indicateurs permettant de mesurer le niveau de qualité acceptable. Les pratiques de révision sont également évoquées. Bien que les outils et procédures mis en place puissent laisser penser qu'un consensus objectif est atteint sur la notion de qualité en traduction professionnelle, l'étude des pratiques montre qu'une part de subjectivité reste toujours présente. On constate aussi que la pression des délais et les exigences de rentabilité influencent les conditions de travail des traducteurs et des réviseurs, et par conséquent les exigences en matière de qualité et la tolérance à l'erreur. Le présent article souligne la relativité de cette notion d'acceptabilité en traduction et s'interroge sur les façons d'intégrer cette notion fluctuante dans la formation des traducteurs.

The notion of acceptability in translation needs to be understood through the study of norms, which have become a major issue in translation studies. This article first analyses the implicit and explicit norms that govern translation strategies. It then examines quality management standards and quality assurance grids in use in translation companies, with a view to defining metrics establishing an acceptable quality level in translation. Revision practices are also examined. Although available tools and procedures may suggest that some objective consensus can be reached on quality in professional translation, case studies show that a part of subjectivity is always present. It is also to be noted that short deadlines and productivity needs have an impact on the working conditions of translators and revisers alike, and therefore on quality requirements and error tolerance. This article points out the relativity of acceptability in translation and raises the question of integrating such a fluctuating notion in the training of translators.

INDEX

Mots-clés : traduction professionnelle, traductologie, management de la qualité, qualité acceptable, révision, formation des traducteurs

Keywords : professional translation, translation studies, quality management, acceptable quality, revision, translator training

AUTEURS

ÉLISABETH LAVAUT-OLLÉON

Université Grenoble Alpes (France), ILCEA

CLAIRE ALLIGNOL

Université Grenoble Alpes (France), ILCEA